

John Dewey
(1859-1952)

LE PUBLIC ET SES PROBLÈMES¹

Extrait de *The Public and its Problems* (1927),

repris dans *John Dewey. The Later Works*, vol. 2,
édités par Jo Ann Boydston et associés, Carbondale,
Southern Illinois University Press (1^{re} éd., 1977), paperbound, 1983

Traduit de l'anglais par Joëlle Zask

L'éclipse du public

[...] Désormais, ce sont eux qui veulent qu'on les laisse tranquilles et qui poussent le cri de guerre de la liberté pour l'industrie, l'épargne, le contrat et leurs fruits pécuniaires. Aux États-Unis, le mot « libéral », en tant que désignation d'un parti, est encore employé pour désigner un progressisme dans les questions politiques. Dans la plupart des autres pays, le parti « libéral » est celui qui représente les intérêts commerciaux et financiers acquis et établis en protestation contre la régulation gouvernementale. L'ironie de l'histoire n'est nulle part plus sensible que dans le retournement de la signification pratique du terme « libéralisme », et ce, en dépit de la continuité littérale de la théorie.

L'apathie politique, qui est un produit du décalage entre les pratiques actuelles et la structure politique traditionnelle, provient de l'inaptitude des gens à s'identifier avec des questions à l'ordre du jour précises. Ces dernières sont difficiles à trouver et à localiser dans les grandes complications de la vie moderne. Quand les cris de guerre traditionnels n'ont plus d'impact sur les mesures politiques pratiques qui les expriment, on y voit des bêtises et on les rejette facilement. Plutôt qu'une

conviction raisonnée, seules l'habitude et la tradition, ainsi qu'une foi assez vague dans l'accomplissement des devoirs civiques, envoient dans les bureaux de vote un pourcentage considérable des cinquante pour cent des gens qui votent encore. Et il est bien connu que pour la plupart, ceux-ci votent contre et non pour quelque chose ou quelqu'un, sauf quand des organismes puissants créent un sentiment de panique. Quelle qu'ait été leur aptitude à exprimer les intérêts vitaux de l'époque où ils sont nés, les vieux principes ne sont plus adaptés à la vie contemporaine telle qu'elle est vécue. Des milliers de gens ressentent leur vacuité même s'ils ne parviennent pas à articuler leur sentiment. La confusion qui a résulté de l'ampleur et des ramifications des activités sociales a rendu les hommes sceptiques à l'égard de l'efficacité de l'action politique. Qui suffit à tout cela ? Les hommes sentent qu'ils sont pris dans un flot de forces trop vastes pour qu'ils les comprennent ou les maîtrisent. La pensée est immobilisée et l'action, paralysée. Même le spécialiste trouve difficile de repérer la chaîne de « causes et d'effets » ; même lui agit souvent après-coup, en regardant en arrière ; dans l'intervalle, les activités sociales ont continué et produit un nouvel état de choses.

Des considérations similaires rendent compte de la dépréciation à l'égard de la machinerie de l'action politique démocratique par rapport à la reconnaissance de plus en plus fréquente du besoin d'administrateurs experts. Par exemple, un des sous-produits de la guerre a été l'investissement du gouvernement dans Muscle Shoals pour la fabrication de l'azote, un produit chimique d'une grande importance aussi bien pour l'agriculteur que pour les armées en campagne. L'installation et l'utilisation de l'usine sont devenues des questions politiques débattues. Les questions impliquées — des questions de science, d'agriculture, d'industrie et de finance — sont extrêmement techniques. Combien d'électeurs sont-ils compétents pour évaluer tous les facteurs devant être pris en considération pour parvenir à une décision ? Et même s'ils pouvaient acquérir une compétence après avoir étudié le sujet, combien ont le temps de s'y consacrer ? Il est vrai que cette question n'est pas directement soumise aux électeurs, mais la difficulté technique de ce problème se ressent aussi dans les troubles et la paralysie qui frappent les législateurs dont le travail est de s'occuper de ce problème. Cette situation déjà confuse est encore compliquée par l'invention de méthodes plus rapides et plus économiques pour produire des nitrates. Autre exemple : le développement rapide de l'électricité hydraulique et des lignes de haute tension est une question d'intérêt public. À long terme, peu de questions seront plus importantes que celle-ci. Mis à part les corporations d'affaire et quelques ingénieurs qui y ont un intérêt direct, combien sont les citoyens qui disposent des données ou de l'aptitude nécessaires pour obtenir et estimer les faits impliqués par la résolution de ce problème ? Une dernière illustration, les transports par route ou par voie de chemin de fer, ainsi que la commercialisation des produits alimentaires, sont deux aspects qui concernent intimement le public local. Mais l'histoire de la politique municipale révèle que, le plus souvent, une période d'indifférence succède à une flambée soudaine d'intérêt intense. Les résultats atteignent la masse des gens jusque dans leur vie quotidienne. Mais la taille même, l'hétérogénéité et la mobilité des populations urbaines, le vaste capital requis, le caractère technique des problèmes industriels abordés, tout cela finit bientôt par lasser l'attention de l'électeur moyen. Je pense que ces trois

exemples sont assez typiques. Les ramifications des questions portées à la connaissance du public sont si grandes et si embrouillées, les problèmes techniques impliqués sont si spécialisés, les détails sont si nombreux et si changeants que le public ne peut s'identifier lui-même et se maintenir longtemps. Ce n'est pas qu'il n'y a pas de public ou un grand ensemble de personnes ayant un intérêt commun pour les conséquences des transactions sociales. Il y a trop de public, un public trop diffus, trop éparpillé et trop embrouillé dans sa composition. Et il a de trop nombreux publics, car les actions conjointes qui sont suivies de conséquences indirectes, graves et persistantes, sont innombrables au-delà de toute comparaison ; et chacune d'elles croise les autres et engendre son propre groupe de personnes particulièrement affectées, tandis que presque rien ne maintient ensemble ces différents publics dans un tout intégré.

Ce tableau ne serait pas complet sans qu'on ne prenne en compte le fait que les intérêts politiques effectifs sont fortement concurrencés par toutes sortes d'autres d'intérêts. Les préoccupations politiques ont toujours eu, bien sûr, de puissants rivaux. Les gens se sont toujours occupés d'abord de leur travail et de leurs loisirs immédiats. « Le pain et le cirque » ont le pouvoir bien connu de détourner l'attention des affaires publiques. Mais désormais, les conditions économiques qui ont élargi, compliqué et multiplié les intérêts publics, ont aussi multiplié et intensifié de formidables rivaux. Les pays dont la vie politique passée a été réussie avaient recours à une classe distincte qui s'occupait des affaires politiques. Pour Aristote, il était évident que les citoyens compétents en matière de politique jouissaient aussi de loisirs, qu'ils étaient libérés de toute autre préoccupation, notamment du soin de gagner leurs moyens de subsistance. Jusqu'à récemment, la vie politique a justifié cette conviction. Ceux qui prenaient activement part à la vie politique étaient des « gentlemen », des personnes qui possédaient des biens et de l'argent depuis assez longtemps et en une quantité suffisante pour que tout effort supplémentaire entrepris dans ce sens passât pour vulgaire et au-dessous de leur position. Aujourd'hui, le flux du courant industriel est si grand et puissant que celui qui le loisir est devenu oisiveté. Les gens doivent veiller à leurs affaires, et le « business » a sa propre signification précise et spécialisée. La politique tend donc à n'être qu'un autre « business » une préoccupation particulière propre aux chefs des partis et aux gérants de la machine.

L'augmentation du nombre et de la variété des divertissements, ainsi que leur faible coût, représentent une diversion puissante par rapport aux préoccupations politiques. Les membres d'un public informe disposent de trop de manières de s'amuser, aussi bien que de travailler, pour se préoccuper beaucoup de s'organiser en un public effectif. L'homme est un animal consommateur et sportif autant que politique. L'important est que l'accès aux moyens de divertissement est devenu beaucoup plus facile et meilleur marché que dans le passé. L'époque actuelle de « prospérité » pourrait ne pas durer. Mais le cinéma, la radio, les imprimés superficiels, les voitures et tout ce qu'ils représentent, ne disparaîtront pas. Qu'ils ne soient pas nés du désir délibéré de détourner l'attention des intérêts politiques ne diminue pas leur efficacité à le faire. Les éléments politiques de la constitution d'un être humain, ceux qui sont en rapport avec la citoyenneté, sont

poussés dans un coin. Dans la plupart des milieux, il est devenu difficile de soutenir une conversation sur un thème politique ; et quand la conversation s'engage, elle est rapidement écartée avec un bâillement. Évoquons maintenant des questions de mécanisme et marques de voitures, ou la question des mérites comparatifs des actrices, et le dialogue repart avec vivacité. Ce dont il faut se rappeler, c'est que l'accès bon marché et démultiplié aux divertissements est le produit de l'âge de la machine, qui lui-même est intensifié par la tradition d'affaires qui fait que la fourniture de moyens pour passer un agréable moment est l'un des métiers les plus profitables.

Une phase particulière des mécanismes de l'époque technologique et de leur contrôle sans précédent sur les énergies naturelles exige une attention explicite, même si ce point était déjà impliqué par la discussion précédente. Les anciens publics, ayant formé des communautés locales et largement homogènes les unes aux autres, étaient aussi, comme on dit, statiques. Bien sûr, ils se modifiaient, mais la guerre, une catastrophe ou de grandes migrations exceptées, les modifications étaient graduelles. Elles se produisaient lentement et étaient largement inaperçues par ceux qui en étaient affectés. Les nouvelles forces ont créé des formes d'association mobiles et fluctuantes. Les nombreuses plaintes au sujet de la désintégration de la vie familiale en témoignent. La migration des populations rurales vers les villes est aussi le résultat et la preuve de cette mobilité. Rien ne reste longtemps à la même place, pas même les associations qui concernent les affaires et l'industrie. L'obsession pour le mouvement et la vitesse est un symptôme de l'instabilité incessante de la vie sociale, et elle contribue à intensifier les causes dont elle provient. L'acier remplace le bois et la maçonnerie dans l'industrie du bâtiment ; le béton armé modifie l'acier et quelque invention pourrait apporter encore une révolution. Muscle Shoals a été acquis pour produire de l'azote, et de nouvelles méthodes ont déjà rendu obsolète l'idée qu'on avait besoin d'une grande accumulation d'énergie hydraulique. Toute illustration choisie est en défaut à cause de la masse hétérogène de cas à sélectionner à partir d'elle. Nous pouvons nous demander comment un public pourrait-il être organisé s'il ne tient littéralement pas en place ? Seuls des problèmes sérieux ou ce qui peut sembler en tenir lieu peuvent permettre de découvrir un dénominateur commun à des relations si changeantes et instables. L'attachement est une fonction très différente de l'affection. Les affections persistent aussi longtemps que le cœur bat. Mais l'attachement suppose davantage que des causes organiques. Les choses mêmes qui stimulent et intensifient les affections peuvent miner les attachements. Car ces derniers se développent dans une situation de stabilité paisible ; ils sont nourris par des relations constantes. L'accélération de la mobilité les ébranle dans leurs fondations. Et sans des attachements durables, les associations sont trop changeantes et secouées pour permettre qu'un public se situe et s'identifie facilement.

L'ère nouvelle des relations humaines dans laquelle nous vivons est marquée par la production de masse pour de lointains marchés, par le télégraphe et le téléphone, par une imprimerie bon marché, par les chemins de fer et la navigation à vapeur. Christophe Colomb n'a découvert que géographiquement un nouveau monde. Le véritable nouveau monde a été créé durant les cent dernières années. La vapeur et l'électricité ont plus modifié les conditions dans lesquelles les

hommes s'assemblent que tout ce qui précède. Il y a ceux qui tiennent la vapeur, l'électricité et les machines pour responsables de tous les maux qui affectent nos vies. Il est toujours commode d'avoir en réserve un diable ou un sauveur pour lui faire endosser les responsabilités de l'humanité. En réalité, le mal provient plutôt des idées (ou de leur absence) en connexion avec lesquelles les facteurs technologiques opèrent. Les croyances et les idéaux mentaux et moraux se transforment plus lentement que les conditions extérieures. Si les idéaux qui étaient associés dans le passé à la vie la plus haute ont été altérés, c'est avant tout par leur faute. Car les idées et les normes qui sont formées sans égard pour les moyens par lesquels elles peuvent être atteintes et concrètement réalisées sont condamnées à être inconsistantes et vacillantes. Étant donné que les buts, les désirs et les fins créés par l'âge de la machine ne se connectent pas avec la tradition, il y a deux ensembles d'idéaux rivaux, et ceux qui ont les moyens instrumentaux réels à leur disposition ont l'avantage. Parce que ces deux ensembles sont rivaux et que les plus anciens conservent leur éclat et leur prestige sentimental dans la littérature et dans la religion, les nouveaux sont par force durs et étroits. Car les anciens symboles d'une vie idéale continuent à mobiliser les esprits et à exiger la loyauté. Les conditions ont changé, mais chaque aspect de la vie, de la religion et de l'éducation à la propriété et au commerce, montre que rien n'approchant une transformation ne s'est produit dans les idées et les idéaux. Les symboles contrôlent le sentiment et la pensée, et le nouvel âge n'a aucun symbole en accord avec ses activités. Les outils intellectuels destinés à la formation d'un public organisé sont encore plus inadéquats que ses moyens manifestes. Les liens qui maintiennent les hommes ensemble dans l'action sont nombreux, solides et subtiles. Mais ils sont invisibles et intangibles. Nous disposons d'outils physiques de communication comme jamais auparavant. Les pensées et les aspirations qui leur correspondent ne sont pas communiquées et ne sont donc pas communes. Sans une telle communication, le public restera indistinct et sans forme, se cherchant spasmodiquement, mais saisissant et agrippant son ombre plutôt que sa substance. Tant que la Grande Société ne sera pas convertie en une Grande Communauté, le Public restera éclipsé. Seule la communication peut créer une grande communauté. Notre Babel n'est pas de langues mais de signes et de symboles ; sans ceux-ci, une expérience partagée est impossible.

Rechercher la Grande Communauté

[...] Certains occupent des positions stratégiques qui leur donnent par avance des informations sur les forces qui affectent le marché ; en s'y exerçant et par une aptitude qui les porte naturellement à cela, ils parviennent à acquérir une technique spéciale qui les rend capables d'utiliser le vaste courant impersonnel et d'apporter de l'eau à leur moulin. Ils peuvent endiguer ou libérer le courant ici ou là. Mais le courant lui-même échappe autant à leur emprise que la rivière au bord de laquelle tel mécanicien ingénieux utilise ses connaissances pour construire une scierie et

produit des planches avec les arbres qu'il ne fait pas pousser. Il n'est pas douteux que, dans certaines limites, ceux qui réussissent dans les affaires disposent de connaissance et d'habileté. Mais cette connaissance n'est guère plus étendue que celle dont dispose un mécanicien compétent et adroit à conduire sa machine. Il lui suffit d'employer les conditions qui sont immédiatement disponibles. L'habileté le rend capable de canaliser le flux des événements dans telle ou telle direction. Mais elle ne lui procure pas le contrôle de ce flux.

Pourquoi le public et ses représentants, même si ces derniers sont appelés des hommes d'État, seraient-ils plus avisés et plus effectifs ? La condition principale pour qu'émerge un public démocratiquement organisé est un type de connaissance et de perspicacité qui n'existe pas encore. Il serait absurde d'essayer d'indiquer ce à quoi le public ressemblerait si cette condition était remplie. Mais certaines conditions nécessaires peuvent être indiquées. Ces conditions quant à elles peuvent être dérivées de l'esprit et de la méthode de la science, même dans l'ignorance des outillages scientifiques spécialisés. Parmi ces conditions, l'exigence de la liberté de l'enquête sociale et de la distribution de ses conclusions est évidente. On a propagé avec beaucoup de constance l'idée que les hommes peuvent avoir une pensée libre même si l'expression et la dissémination de leur pensée ne l'est pas. Cette idée provient de la croyance en un esprit naturellement achevé en lui-même, indépendamment de l'action et des objets. L'esprit ainsi conçu offre en fait le spectacle d'un esprit dépossédé de son fonctionnement normal, car il est alors détaché des réalités en relation avec lesquelles seules il est un esprit véritable, ainsi borné à rêver, seul et impuissant.

Il ne peut y avoir un public sans une publicité complète à l'égard de toutes les conséquences qui le concernent. Tout ce qui entrave et restreint la publicité limite et déforme l'opinion publique, et entrave et dénature la pensée sur les questions sociales. Sans la liberté d'expression, les méthodes de l'enquête sociale elle-même ne pourraient être améliorées. Car les outils d'enquête ne peuvent être développés et perfectionnés que par l'usage, comme lorsqu'ils sont appliqués à des observations, à des comptes-rendus concernant des faits et à l'organisation de champs d'étude réels ; et cette application ne peut être effectuée que par le biais d'une communication libre et systématique. L'histoire ancienne de la connaissance physique, comme celle des conceptions grecques des phénomènes naturels, montre combien mêmes les conceptions forgées par les esprits les plus doués deviennent ineptes quand ces idées sont élaborées indépendamment du contact le plus intime qui soit avec les événements qu'ils se proposent d'énoncer et d'expliquer. Les idées maîtresses et les méthodes des sciences humaines sont en gros dans une condition similaire aujourd'hui. Elles aussi se sont développées sur la base d'observations grossières passées, sans qu'on ait utilisé un matériau fourni par de nouvelles observations afin que ces idées soient contrôlées.

La croyance que la pensée et sa communication sont désormais libres du simple fait que les restrictions légales qui prévalaient dans le passé ont été supprimées, est absurde. La fréquence de cette croyance perpétue l'infantilisme de la connaissance sociale, en empêchant la reconnaissance claire de notre besoin central ; à savoir disposer de conceptions utilisées comme des outils d'enquête maîtrisées, des conceptions mises à l'épreuve, rectifiées et susceptibles de mûrir dans

l'usage réel. Aucun homme ni aucun esprit n'a jamais été émancipé par le simple fait d'être laissé en paix. La suppression des limitations formelles n'est qu'une condition négative ; la liberté positive n'est pas un état mais un acte qui implique des méthodes et des moyens instrumentaux pour contrôler les conditions. Parfois, l'expérience montre que la conscience d'une oppression extérieure, comme d'une censure, agit comme un défi, fait surgir de l'énergie intellectuelle et suscite du courage. Mais la croyance en une liberté intellectuelle là où elle n'existe pas ne fait que pousser à se contenter d'un esclavage virtuel, de négligence, de superficialité, et d'un recours aux sensations en guise de substitut à des idées ; voilà les traits particuliers de notre état présent quant à la connaissance sociale. D'un côté, quand la pensée est privée de son cours normal, elle tend à se réfugier dans une spécialisation académique en partie comparable à ce qu'on appelait la scolastique. De l'autre côté, les très nombreux organismes physiques de publicité sont utilisés en grande partie au profit de la publicité commerciale actuelle ; à savoir les réclames, la propagande, l'invasion de la vie privée, la mise en « vedette » d'incidents passagers d'une manière qui viole toute la logique mouvante de la continuité et qui nous expose à ces intrusions sporadiques et à ces chocs qui sont l'essence des « sensations ».

Ce serait une erreur d'identifier purement et simplement les conditions limitant la libre communication et la circulation des faits et des idées — et qui ainsi freinent et pervertissent la pensée ou l'enquête sociale — à des forces qui seraient manifestement obstructives. Il est vrai qu'il ne faut pas sous-estimer ceux qui sont aptes à manipuler les relations sociales pour leur propre avantage. Ils sont capables de détecter avec un instinct surprenant toute tendance intellectuelle qui menacerait même de loin de limiter leur contrôle. Ils ont développé une facilité extraordinaire à tirer profit de l'inertie, des préjugés et des prises de parti passionnelles des masses, par le biais d'une technique qui entrave la liberté d'enquêter et de s'exprimer. Il semble que nous ne soyons plus très loin d'un État où le gouvernement serait assuré par ces promoteurs d'opinion professionnels qu'on appelle des agents de publicité. Mais l'ennemi le plus sérieux est si profondément dissimulé et retranché qu'il en est invisible.

Les accoutumances émotionnelles et les habitudes intellectuelles propres à la masse des hommes créent les conditions dont les exploiters du sentiment et de l'opinion ne font que profiter. Les hommes ont pris l'habitude de recourir à la méthode expérimentale pour traiter les questions physiques et techniques. Mais ils la redoutent encore dans les affaires humaines. Cette peur est d'autant plus efficace que, comme toutes les peurs profondément enfouies, elle est recouverte et déguisée par toutes sortes de rationalisations. L'une de ses formes les plus communes consiste en l'idéalisation des institutions établies, doublée d'un respect véritablement religieux à leur égard. Par exemple, dans notre monde politique, la Constitution, la Cour Suprême, la propriété privée, le libre contrat, etc., en font l'objet. Les mots « inviolable » et « sacré » viennent facilement aux lèvres quand il est question de cela. Ces mots mettent en évidence l'aura religieuse entourant ces institutions. Si « saint » signifie ce qui ne peut être ni approché, ni touché sinon par l'intermédiaire de précautions cérémonielles et de personnes officielles spécialement ointes, alors

ces choses sont devenues saintes dans la vie politique contemporaine. Comme les questions surnaturelles ont été progressivement écartées et laissées en plan, la réalité des tabous religieux s'est de plus en plus resserrée autour des institutions séculières, notamment celles qui sont liées à l'État au sens nationaliste². Les psychiatres ont découvert qu'une des causes les plus communes de trouble mental consiste en une peur sous-jacente dont le sujet n'est pas conscient mais qui le mène à perdre contact avec la réalité et à refuser de considérer les choses en détail. Il existe une pathologie sociale qui s'oppose fortement à l'enquête effective sur les institutions et les conditions sociales. Elle se manifeste de mille manières : un ton plaintif, une dérive impuissante, le fait de profiter de toute occasion de divertissement tout en éprouvant une certaine honte, d'idéaliser ce qui est établi depuis longtemps, de se draper dans un optimisme facile, de glorifier haut et fort les choses « telles qu'elles sont », de tenter d'intimider tous ceux qui ne sont pas d'accord ; toutes ces manières de faire affaiblissent et dégradent la pensée d'autant plus efficacement qu'elles se répandent partout de façon subtile et inconsciente.

La division de la connaissance sociale en branches d'enseignement indépendantes et isolées est une marque de son retard. L'anthropologie, l'histoire, la sociologie, la morale, l'économie et la science politique suivent leur chemin sans que personne ne veille à systématiser, enrichir et faire perdurer leurs interactions. Les divisions existantes dans les sciences physiques ne sont similaires qu'en apparence. Il existe entre l'astronomie, la physique, la chimie et la biologie, un échange fécond et réciproque. Les découvertes et les améliorations de méthode font l'objet de rapports et de classification à un point tel qu'un échange constant et une communication mutuelle entre disciplines sont possibles. L'isolement des sciences humaines les unes par rapport aux autres est lié à leur distance à l'égard des sciences physiques. On continue dans nos mentalités à démarquer de manière nette le monde où l'homme vit de la vie de l'homme dans et par ce monde ; cette fissure se reflète dans la séparation de l'homme lui-même entre un corps et un esprit dont on suppose souvent qu'ils peuvent être connus et traités séparément. Il est normal que, durant ces trois derniers siècles, les efforts aient d'abord été consacrés à l'enquête physique, à commencer par les choses les plus éloignées des hommes, comme les corps célestes. L'histoire révèle que les sciences physiques se sont développées dans un certain ordre. Il fallait employer des outils mathématiques avant qu'il soit possible d'élaborer une nouvelle astronomie. La physique a nettement progressé quand les idées forgées en corrélation avec le système solaire ont été utilisées pour décrire les événements terrestres. La chimie dépendait des progrès de la physique ; la science des êtres vivants exigeait le matériel et les méthodes de la physique et de la chimie afin de progresser. La psychologie humaine a cessé de n'être guère qu'une opinion spéculative quand certains résultats en biologie et en physiologie ont été disponibles. Tout ceci est naturel et apparemment inévitable. Les objets dont la connexion avec les intérêts humains est la plus périphérique et la plus indirecte doivent être en partie maîtrisés avant que les enquêtes puissent converger de manière compétente vers l'homme lui-même.

Ce développement nous a néanmoins laissés aujourd'hui dans un état critique. Quand nous disons d'un objet de science qu'il est techniquement spécialisé ou qu'il est hautement « abstrait », nous signifions en pratique qu'il n'est pas conçu dans les termes de son impact sur la vie humaine. Toute connaissance *purement* physique est technique, couchée dans un vocabulaire technique qui n'est communicable qu'à quelques-uns. La connaissance physique affectant réellement la conduite humaine et modifiant ce que nous faisons et subissons, est elle-même également technique et distante si son orientation n'est ni comprise, ni utilisée. La lumière naturelle, la pluie, l'air et la terre ont toujours été en contact visible avec l'expérience humaine ; les atomes, les molécules, les cellules et la plupart des objets dont les sciences s'occupent nous affectent, mais de manière invisible. C'est parce que ces objets participent à la vie et modifient l'expérience d'une manière imperceptible, et que leurs conséquences ne sont pas conscientes, que les discours à leur sujet sont techniques ; la communication passe par des symboles spécifiques. On est donc tenté de penser qu'il serait fondamental et toujours utile d'exprimer notre connaissance des conditions physiques en des termes pouvant être largement compris, ou par des signes permettant d'indiquer les conséquences humaines des services rendus et des torts commis. Car, finalement, tout ce qui entre dans la vie humaine dépend des conditions physiques ; la compréhension et la maîtrise sont subordonnées à la prise en considération de ces conditions. On pourrait donc penser que les conditions qui tendent à nous priver de la connaissance de notre environnement et à en empêcher la communication en des termes qui soient ceux des activités et des souffrances des hommes, doivent être tenues pour désastreuses, qu'elles sont nécessairement ressenties comme intolérables et qu'on ne puisse s'en accommoder que là où elles sont devenues inévitables.

Mais les faits vont en sens contraire. La matière et le matériel sont des mots qui, dans l'esprit de beaucoup, font allusion à une dépréciation. Au lieu d'y voir les conditions dans lesquelles une valeur idéale se manifeste et se perpétue, on a tendance à les considérer comme contraires à toute valeur élevée. Par suite de cette division, c'est effectivement ce qui se passe, car tout ce qui est constamment maintenu à l'écart des valeurs humaines diminue la pensée et rend les valeurs rares et de fait précaires. Certains voient même dans le matérialisme et dans la domination du commercialisme sur la vie moderne les fruits d'une dévotion imméritée à la science physique, sans voir que la scission entre l'homme et la nature — qui est le fruit artificiel d'une tradition bien antérieure à la compréhension des conditions physiques formant le milieu des activités humaines — est précisément la source de nos problèmes. La forme la plus influente de ce divorce est la séparation entre la science pure et la science appliquée. Puisque l'« application » signifie la reconnaissance d'un impact sur l'expérience et le bien-être humains, la dévotion pour ce qui est « pur » et le mépris pour ce qui « appliqué » ne peut qu'aboutir à une science distante, technique et incompréhensible, sinon pour les spécialistes, ainsi qu'à une gestion hasardeuse et partielle des affaires humaines, injuste à l'égard de la distribution des valeurs. Ce qui est appliqué et employé dans la régulation de la société au titre d'une alternative à la connaissance, c'est en fait l'ignorance, le préjugé, l'intérêt de classe et l'accident. La science n'est convertie en connaissance au sens honorable et emphatique

du terme *que* dans l'application ; sans quoi elle est tronquée, aveugle et déformée. Et quand, sous cette forme pernicieuse, elle donne lieu à des applications, ce ne peut être qu'en vue d'un usage pour des fins pécuniaires destinées au profit de quelques-uns ; usage qui explique qu'on donne si souvent un sens péjoratif aux termes « application » et « utilitaire ».

À présent, la science physique est plutôt appliquée *aux* préoccupations humaines que *dans* ces dernières. C'est dire qu'elle est extérieure et canalisée par l'intérêt d'une classe possédante et avide de ses conséquences. L'application *dans* la vie signifierait que la science serait absorbée et distribuée ; qu'elle deviendrait le complexe instrumental de cette compréhension commune et de cette communication complète qui sont les conditions préalables de l'existence d'un public véritable et effectif. L'usage de la science pour réguler l'industrie et le commerce n'a jamais failli. La révolution scientifique du XVII^e siècle a préparé la révolution industrielle des XVIII^e et XIX^e siècles. Les hommes ont ainsi subi l'impact d'un contrôle considérablement accru sur les énergies physiques, sans qu'ils aient acquis une habileté correspondante à se contrôler eux-mêmes et leurs propres affaires. La connaissance ainsi tronquée ou la science — à l'incomplétude de laquelle s'ajoute une scission artificielle — a une part de responsabilité dans l'asservissement d'hommes, de femmes et d'enfants dans les usines où ils jouent le rôle de machines animées s'occupant de machines inanimées. Cette science a favorisé des taudis sordides, des carrières bouleversées et insatisfaisantes, une misère écrasante et des richesses somptueuses, une exploitation brutale de l'homme et de la nature en temps de paix ainsi que des explosifs puissants et des gaz toxiques en temps de guerre. L'homme, un enfant quant à la connaissance de lui-même, dispose d'outils physiques dont le pouvoir est incalculable. Il joue avec comme un enfant, et qu'ils apportent du bien ou du mal est largement une affaire d'accident. Le complexe instrumental devient un maître et fonctionne fatalement comme s'il possédait une volonté en propre — non parce qu'il a une volonté mais parce que l'homme n'en a pas.

Dans ces conditions, la glorification de la science « pure » équivaut à la rationalisation d'une évasion ; elle correspond à un asile où se réfugier, à un manquement à la responsabilité (p. 345). La véritable pureté de la connaissance n'a rien à voir avec le fait de ne pas être contaminée par un contact avec des utilisations et des services rendus. Elle dépend entièrement d'une question morale, d'une affaire d'honnêteté et, d'impartialité, d'un dessein largement généreux de recherche et de communication. L'adultération de la connaissance n'est pas due à son usage mais à une partialité acquise et au préjugé, à une perspective unilatérale, à l'orgueil, à la vanité liée à la possession et à l'autorité, au mépris ou à l'irrespect à l'égard du souci pour les hommes dans l'usage de la connaissance. Contrairement à ce qu'on pensait il fut un temps, l'humanité n'est pas la fin pour laquelle toute chose existe ; elle n'est qu'une chose faible et sans poids, peut-être passagère, dans la vaste étendue de l'univers. Mais pour l'homme, l'homme est le centre d'intérêt et la mesure de toute importance. L'accroissement du domaine physique aux dépens de l'homme n'est qu'une abdication et une fuite. Faire de la science physique un adversaire des intérêts humains est déjà assez mauvais en ce qu'il s'en suit un détournement d'énergie qu'on ne peut se permettre. Mais le mal ne

cesse pas là. Le tort fondamental est que quand la connaissance de la nature est déconnectée de sa fonction humaine, la compréhension par l'homme de ses propres affaires et sa capacité à les diriger sont sapées à la racine.

Au regard de toute cette discussion, la connaissance est communication aussi bien que compréhension. Ceci me rappelle un homme ignorant, d'après les critères habituels, qui avait répondu à propos de faits quelconques : « Parfois ils seront découverts et pas seulement découverts, mais aussi connus. » Les esprits scolaires pensent peut-être qu'une chose est connue quand elle est découverte. Mon vieil ami était conscient du fait qu'une chose n'est pleinement connue que quand elle est publiée, partagée et socialement accessible. La consignation des faits et la communication sont indispensables à la connaissance. La connaissance enfermée dans une conscience privée est un mythe, et la connaissance des phénomènes sociaux dépend tout particulièrement de sa dissémination, car ce n'est qu'en étant distribuée qu'une telle connaissance peut être obtenue ou mise à l'épreuve. Un fait concernant la vie communautaire qui n'est pas répandu de sorte à être une possession commune est une contradiction dans les termes. Disséminer est autre chose qu'éparpiller au loin. On sème les graines non en jetant n'importe comment, mais en les distribuant de sorte qu'elles prennent racine et aient une chance de pousser. La communication des résultats de l'enquête sociale est la même chose que la formation de l'opinion publique. Ceci indique l'une des premières idées formulées au cours de l'expansion de la démocratie politique, de même qu'elle sera une des dernières à être réalisée. Car l'opinion publique est un jugement qui est formé et conçu par ceux qui constituent le public et concerne les affaires publiques. Pour être réalisée, chacune de ces deux phases dépend de conditions difficiles à rencontrer.

Les opinions et les convictions concernant le public présupposent une enquête effective et organisée. À moins de disposer de méthodes pour détecter les énergies à l'œuvre et les retrouver à travers un réseau complexe d'interactions jusque dans leurs conséquences, ce qui passe pour l'opinion publique ne sera une « opinion » qu'en un sens péjoratif plutôt qu'une opinion véritablement publique, si répandue que soit l'opinion. Ceux qui partagent une erreur factuelle ou qui souscrivent à une fausse croyance mesurent leur pouvoir à leur capacité de nuisance. Si l'opinion est formée sans soin ou sous l'influence de personnes pour qui faire croire à un mensonge est un enjeu important, elle ne peut être une opinion *publique* que de nom. La nommer ainsi ou accepter ce terme comme une sorte de garantie conduit à accroître sa capacité à dévoyer l'action. Plus elle sera répandue sous ces formes, plus son influence sera préjudiciable. À moins d'être le fruit de méthodes d'investigation et d'une consignation incessante des faits, l'opinion publique est intermittente même si elle s'avère correcte. Elle n'apparaît que dans des mouvements de crise. Sa « rectitude » ne porte donc que sur une urgence immédiate. Mais son manque de continuité la rend fautive en regard du cours des événements. Tout se passe comme si un médecin était capable de faire face momentanément à l'urgence d'une maladie mais ne pouvait adapter son traitement aux conditions sous-jacentes qui l'ont fait naître. Il peut alors « soigner » la maladie — c'est-à-dire faire que les symptômes alarmants du moment disparaissent — mais il ne modifie pas ses causes ; son

traitement peut même conduire à une aggravation. Seule une enquête continue — continue au sens de persistante et connectée aux conditions d'une situation — peut fournir le matériel d'une opinion durable sur les affaires publiques.

Il existe un sens auquel on doit parler d' « opinion » plutôt que connaissance, même dans les circonstances les plus favorables — à savoir au sens de jugement, estimation. Car au sens strict, la connaissance ne peut se référer qu'à ce qui *s'est* passé et *a été* fait. Ce qui est encore à *faire* implique la prévision d'un futur encore contingent et ne peut donc échapper au risque qu'il se rencontre une erreur dans le jugement dont toute anticipation de probabilités implique la formation. Même dans le cas où des projets sont formulés sur la base de mêmes faits, il peut fort bien se trouver une divergence honnête quant aux mesures politiques à suivre. Mais il est impossible d'aboutir à une politique véritablement publique sans connaissance précise, et cette connaissance dépend d'une recherche et d'une consignation des faits qui soient systématiques, complètes et menées grâce à des instruments bien adaptés.

En outre, l'enquête doit être presque aussi contemporaine que possible de son objet, sans quoi son intérêt n'est qu'historique. La connaissance de l'histoire est bien sûr nécessaire à l'exactitude de la connaissance. Mais l'histoire qui n'est pas ramenée à proximité de la scène actuelle des événements laisse un vide et ne peut influencer sur la formation de jugements concernant l'intérêt public que par le biais de conjectures sur les événements qui surviennent. Là réside de manière par trop manifeste une limitation des sciences sociales existantes. Leur matériel vient trop tard et trop longtemps après l'événement pour pouvoir être introduit effectivement dans la formation de l'opinion publique sur des préoccupations publiques immédiates et sur ce qu'il convient de faire à leur propos.

En jetant un coup d'œil sur la situation, on peut voir que les moyens physiques et extérieurs pour rassembler des informations sur ce qui se passe dans le monde ont de beaucoup dépassé la phase intellectuelle de l'enquête et l'organisation de ses résultats. Le télégraphe, le téléphone, et désormais la radio, des courriers rapides et bon marché, la presse qui rend possible à faible coût la duplication rapide du matériel, tout ceci a atteint un développement remarquable. Mais quand nous nous penchons sur le type de matériel qui est enregistré et nous demandons comment il est organisé, ou quelle est la forme intellectuelle dans laquelle ce matériel est présenté, il en va tout autrement. Par « nouvelles », on entend un fait qui vient juste d'arriver et qui n'est nouveau que parce qu'il dévie à l'égard de ce qui est ancien et régulier. Mais la *signification* de ce fait dépend de sa relation à ce qu'il apporte et à la nature de ses conséquences sociales. Sa portée ne peut être déterminée que si le nouveau est placé en relation à l'ancien, à ce qui s'est passé et à ce qui a été intégré dans le cours des événements. Sans coordination, ni consécution, les événements ne sont pas des événements mais de simples occurrences, des intrusions ; un événement implique ce dont il provient. Par conséquent, même si nous écartons l'influence des intérêts privés sur la censure, le secret et l'erreur d'interprétation, nous avons ici une explication du caractère trivial et de la qualité « sensationnelle » d'une grande partie de ce qui passe pour des nouvelles. Le catastrophique, à

savoir le crime, l'accident, les disputes familiales, les affrontements et les conflits personnels, sont les formes les plus évidentes des brèches de continuité ; elles apportent l'élément de choc qui explique au mieux ce qu'est une sensation ; elles sont si complètement isolées de leurs connexions qu'elles sont le *nouveau* par excellence, même si seule la date du journal peut nous dire si elles se sont produites cette année ou l'année passée.

Nous sommes si accoutumés à cette méthode pour rassembler, enregistrer et présenter les changements sociaux qu'il pourra peut-être sembler ridicule de prétendre qu'une véritable science sociale pourrait être présente dans la presse quotidienne, tandis que les livres et les articles spécialisés procureraient et raffineraient des outils d'enquête. Mais seule une enquête contemporaine et quotidienne peut fournir la connaissance qui constitue la condition préalable des jugements publics. Même si les sciences sociales en tant qu'appareil d'enquête spécialisé étaient plus avancées qu'elles ne le sont, elles ne pourraient contribuer à diriger l'opinion dans le domaine des préoccupations du public que si elles étaient connectées à une assemblée et une interprétation inlassable et quotidienne des « nouvelles ». Par ailleurs, les outils d'enquête sociale restent maladroits tant qu'ils sont forgés en des lieux et dans des conditions coupés des événements contemporains.

Ce qui a été dit à propos de la formation des idées et des jugements concernant le public s'applique également à la distribution par laquelle les membres du public entrent en possession de la connaissance sociale de manière effective. Toute séparation entre ces deux versants du problème est artificielle. L'analyse de la propagande et du propagandisme demanderait cependant à elle seule tout un volume et ne pourrait être écrite que par un auteur plus expérimenté que ne l'est l'auteur de ces lignes. La propagande est un problème qui ne peut donc qu'être mentionné, tout en remarquant que la situation actuelle est sans précédent dans l'histoire. Les formes politiques de la démocratie et les habitudes quasiment démocratiques concernant la pensée des affaires sociales ont contraint à un certain niveau de discussion publique et au moins à faire croire que les décisions politiques proviennent d'une consultation générale. Il faut que le gouvernement représentatif donne au moins l'impression d'être fondé sur les intérêts publics tels qu'ils sont manifestés par les convictions publiques. L'époque durant laquelle il était possible de gouverner sans qu'il soit besoin de prétendre rendre compte des souhaits des gouvernés appartient au passé. En théorie, l'assentiment de ces derniers est requis. Dans le cas des autres formes politiques, il n'y a aucun besoin de brouiller les sources de l'opinion concernant les questions politiques. Il ne vient de l'opinion aucun courant d'énergie. Aujourd'hui, les jugements populaires formés sur les questions politiques sont si importants qu'en dépit de tous les facteurs allant en sens contraire, il est absolument prioritaire de s'attacher aux méthodes affectant leur formation.

La voie la plus douce pour contrôler la conduite politique est de passer par le contrôle de l'opinion. Tant que les intérêts de profit pécuniaire seront puissants et que le public ne se sera ni localisé, ni identifié, ceux qui ont ces intérêts auront de fortes raisons de truquer les sources de l'action politique en tout ce qui concerne ce qui les touche. Dans la conduite générale de l'industrie et de l'échange, le facteur technologique est obscurci, dévié et mis en échec par les affaires, et il en

va de même spécifiquement dans la gestion de la publicité. L'accumulation et la vente de sujets ayant une portée publique fait partie du système pécuniaire. De même qu'une industrie conduite par les ingénieurs sur la base des faits technologiques serait très différente de ce qu'elle est actuellement, l'assemblage et la publication des nouvelles serait très différente si l'on permettait aux journalistes de faire prévaloir leurs intérêts véritables.

Un certain aspect de ce problème touche particulièrement à la dissémination. Il est souvent dit avec une grande apparence de vérité que la libération et le perfectionnement des enquêtes ne seraient suivis d'aucun effet particulier. Car, pense-t-on, la masse du public qui lit n'a aucun intérêt à apprendre et assimiler les résultats d'investigations précises. À moins que ces dernières soient lues, elles ne pourraient affecter sérieusement la pensée et l'action des membres du public ; elles ne sortent pas des recoins de bibliothèques retirées et seuls quelques intellectuels les étudient et peuvent les comprendre. Cette objection n'est valide que si l'on ignore la puissance de l'art. Une présentation technique destinée aux intellectuels ne pourrait s'adresser qu'à ceux qui sont techniquement des intellectuels ; elle ne pourrait convoyer des nouvelles pour la masse. La présentation est d'une importance fondamentale, et elle relève d'une question d'art. Un journal qui ne serait que l'édition quotidienne d'une revue trimestrielle de sociologie ou de science politique n'aurait sans doute qu'une circulation limitée et une influence étroite. Cependant, même ainsi, la simple existence et la disponibilité d'un tel matériau aurait quelque effet régulateur. Mais il est possible de voir beaucoup plus loin. Ce matériau aurait un impact humain si considérable et si étendu que le fait même qu'il existe inviterait fortement à le présenter sous une forme directement attirante pour le public. Autrement dit, la libération de l'artiste dans la présentation littéraire est autant une condition préalable pour la création souhaitable d'une opinion adéquate sur les questions publiques que ne l'est la libération de l'enquête sociale. La vie consciente de l'opinion et du jugement des hommes se déroule souvent à un niveau superficiel et trivial. Mais leur vie atteint un niveau plus profond. La fonction de l'art a toujours été de briser la croûte de la conscience conventionnelle et routinière. Des choses communes comme une fleur, un rayon de lune, le chant d'un oiseau, et non des choses rares et lointaines, sont les moyens avec lesquels les niveaux plus profonds de la vie sont touchés de sorte qu'ils surgissent en tant que désir et pensée (p. 349). Ce processus est l'art. La poésie, le théâtre et le roman sont les preuves que ce problème de présentation n'est pas insoluble. Les artistes ont toujours été les véritables pourvoyeurs des nouvelles, car ce n'est pas l'événement extérieur en lui-même qui est nouveau, mais le fait qu'il est embrassé par l'émotion, la perception et l'appréciation.

Nous n'avons fait qu'effleurer les conditions auxquelles la Grande Société pourrait devenir une Grande Communauté, à savoir une société dans laquelle les conséquences toujours plus grandes et confusément ramifiées des activités sociales seraient connues au sens plein de ce mot, de sorte qu'un Public organisé et articulé en viendra à naître. Le type le plus élevé et le plus difficile d'enquête, ainsi qu'un art de communication subtil, vivace et réceptif, doivent prendre possession de la machinerie physique de transmission et de circulation et y insuffler de la vie. Si l'âge de la

machine parvenait ainsi à perfectionner sa machinerie, cette dernière serait un moyen de vie et non un maître despotique. La démocratie pourrait réaliser sa vocation, car la démocratie désigne une vie faite de communion libre et enrichissante. Elle avait son prophète en Walt Whitman. Elle sera accomplie quand l'enquête sociale libre sera indissolublement liée à l'art de communiquer de manière complète et touchante.

NOTES

1. Ces textes sont extraits de la traduction complète par Joëlle Zask du livre de John Dewey, *Le Public et ses problèmes*, qui paraîtra prochainement (début 2002) aux Presses Universitaires de Perpignan/Farrago.
2. Le caractère religieux du nationalisme a été vigoureusement mis en évidence par Carlton HAYES dans ses *Essais sur le nationalisme*, notamment dans le chapitre 4.